

Katarina V. Melić¹
Université de Kragujevac
Faculté des Lettres et des Arts

MAUPASSANT ET LA GUERRE DE 1870

Dans l'abondante littérature de guerre qui naît après le désastre de 1870, Maupassant occupe une place à part. Il aborde dans une vingtaine de ses nouvelles la guerre de 1870 de manière ambiguë. Après une esquisse de Maupassant en guerre et de Maupassant chroniqueur de cette même guerre, notre but est, en prenant une vue d'ensemble, de voir comment Maupassant représente la guerre et ses conséquences, et de cerner les deux tentations auxquelles il est confronté dans l'écriture de ces nouvelles : la représentation de l'occupant prussien, disséminée par l'idéologie dominante, et la représentation ambiguë du Français, entre l'attitude héroïque et celle tout aussi négative de la résistance française, voire cruelle et barbare. Nous nous attacherons à la représentation de la guerre dans les nouvelles, après avoir abordé les opinions de Maupassant sur la guerre dans ses chroniques de journaux.

Mots-clés : Maupassant, guerre, Français, Prussiens, héroïsme, barbarie, civilisation

La défaite de la France dans la guerre franco-prussienne de 1870 a plusieurs conséquences sur les intellectuels de l'époque qui la vécurent plus cruellement que le reste des Français : ils ont tous, plus ou moins, eu des ambitions politiques comme les écrivains de la génération de 1870. Dans la littérature de guerre qui apparaît après le désastre de 1870, les nouvelles de Maupassant occupent une place à part ; il aborde cette période de l'histoire de plusieurs points de vue, non pas seulement pour faire la louange de l'armée française, mais pour en proposer des représentations ironiques. Il évoque dans ses nouvelles la violence de la guerre sur plusieurs plans (physiques et moraux), mais aussi dans les chroniques écrites parfois en même temps. Le thème de la guerre y est souvent traité de manière originale, parfois même ambiguë ce que nous allons voir en abordant le sujet de deux points de vue qui ne concordent pas nécessairement : Maupassant chroniqueur et Maupassant nouvelliste. C'est surtout dans ses écrits journalistiques que la vision pessimiste de Maupassant, ainsi que son horreur de la guerre, y sont le plus ouvertement exprimées. Il en ressortira que s'il y a une opinion clairement exprimée chez Maupassant, elle ne consiste pas en une conscience nationale ou politique, mais plutôt en une vision pessimiste en général, toutes nations confondues.

1 katarinamelic@yahoo.fr

Maupassant en guerre

Maupassant participe à la guerre de 1870 ; selon les spécialistes de l'œuvre de Maupassant, certains points de son service militaire restent obscurs : c'est, note Antonia Fonyi, « un chapitre que les biographes remplissent d'extraits de récits qu'ils donnent pour ses vécus. Lui-même n'a jamais raconté ses expériences personnelles, sauf dans ses lettres de l'époque dont il nous reste trois, adressés à sa famille. » (Maupassant 1995 : 8-9). Il est mobilisé à l'âge de 20 ans au Havre. Il est incorporé dans l'intendance de la deuxième division de l'infanterie. Le début de son service est assez calme ; en août 1870, il est à Paris où son père voulait l'affecter, mais revient au Havre. Les armées allemandes progressent ; Mac Mahon est vaincu à Sedan en septembre, Strasbourg et Metz tombent, les troupes du général Briand se replient dans la neige par un temps glacial vers Honfleur. Maupassant se trouve parmi elles et vit difficilement. Il achève son service militaire au Havre où il reste jusqu'au 1^{er} septembre 1871 ; il est libéré de ses obligations militaires le 1^{er} janvier 1872 car il trouve un remplaçant. S'il n'a pas combattu, Maupassant a eu une expérience directe de la guerre qu'il va transférer dans ses écrits, de manière différente.

Maupassant et la guerre

C'est dans ses chroniques que les opinions de Maupassant contre la guerre sont les plus visibles. Maupassant chroniqueur diffère de Maupassant nouvelliste. Dans ses chroniques, écrites une dizaine d'années après la guerre, mais parfois en même temps que certaines de ses nouvelles, Maupassant représente l'horreur de la guerre qui est perçue par lui comme une négation de la civilisation ; ironique et indigné, il exprime sa désillusion par rapport à l'humanité.

Lorsque Maupassant écrit ses nouvelles, une vingtaine à peu près se rapportent à la guerre de 1870-1871, l'esprit de revanche, personnifié par Paul Déroulède², « l'immortel rimailleur de vers patriotiques » (Bleton 1998 : 64), plane sur le pays. Combattant de 1870, Déroulède publie des poèmes patriotiques, fonde la Ligue de la Patrie française pour obtenir la révision du traité de Francfort et la restitution de l'Alsace et de la Lorraine à la France en 1882 ; il veut développer l'instruction militaire et le culte de la patrie. Il exerce une profonde influence sur le pays. En 1880, date de la publication de la nouvelle *Le duel*, la France commence à surmonter le traumatisme de 1870, le régime républicain est plus stable. Soucieuse de reprendre l'initiative face à l'impérialisme allemand qui manifeste son hégémonisme par la signature de la Triple

2 Paul Déroulède expose, en 1882, ses idées sur l'unification nationale et l'éducation patriotique et militaire dans *De l'éducation militaire* : « Transformer la jeunesse de nos écoles en une légion de braves Français ; les armer dès l'enfance de ce faisceau de mâles sentiments et d'habitudes viriles qui font le vrai soldat : c'était d'abord le culte du drapeau – dont se fût fortifié l'amour de la Patrie ; le goût des armes – qui n'éloigne jamais du goût des livres que ceux-là qui n'ont pas appris à les pratiquer ensemble ; le respect de la discipline – d'où naissent l'unité dans l'effort et l'égalité devant le devoir ; l'orgueil du nom de Français enfin, avec toute la force qu'il faut pour le bien porter, tout le courage qu'il faut pour ne pas le laisser périr (Bleton 1998 : 66-67).

Entente en 1882, la France se lance dans une autre grande aventure coloniale. Maupassant dénonce une littérature revancharde et patriotique symbolisée par la parution en 1872 des *Chants du Soldat* de Déroulède, ouvrage que Jules Ferry, soucieux de l'éducation des masses, fait distribuer dans les écoles publiques. Maupassant, qui n'approuve pas la conquête de la Tunisie (1881) ni l'expédition du Tonkin (1883), exprime son horreur de la guerre et sa vision pessimiste dans des écrits journalistiques qui paraissent dans *Le Gaulois* et *Le Gil Blas*. Dans son article intitulé « La Guerre », publié dans *Le Gil Blas* du 11 décembre 1883, il écrit :

La France, nation occidentale et barbare, pousse à la guerre, la cherche, la désire. Quand j'entends prononcer ce mot : la guerre, il me vient un effarement comme si on me parlait de sorcellerie, d'inquisition, d'une chose lointaine, finie, abominable, monstrueuse, contre nature. Quand on parle d'anthropophages, nous sourions avec orgueil en proclamant notre supériorité sur ces sauvages. Quels sont les sauvages, les vrais sauvages ? Ceux qui se battent pour manger les vaincus ou ceux qui se battent pour tuer, rien que pour tuer ? Une ville chinoise nous fait envie : nous allons pour la prendre massacrer cinquante mille Chinois et faire égorger dix mille Français. Cette ville ne nous servira à rien. Il n'y a là qu'une question d'honneur national. Donc l'honneur national (singulier honneur !) qui nous pousse à prendre une cité qui ne nous appartient pas, l'honneur national qui se trouve satisfait par le vol, par le vol d'une ville, le sera davantage encore par la mort de cinquante mille Chinois et de dix mille Français. Et ceux qui vont périr là-bas sont des jeunes hommes qui pourraient travailler, produire, être utiles. (Maupassant 1980 b : 292)

La pensée de Maupassant est sarcastique : toute forme de guerre est une absurdité, une monstruosité, et tout cela, pour « l'honneur national ». Rien ne justifie la guerre, quelle que soit sa nature : tout cela est vain et inutile. Lorsqu'il est question de guerre, la nation française n'est pas, selon les propos de Maupassant, moins barbare que les sauvages dans les contrées lointaines. La guerre apparaît dans ses chroniques comme une négation de la culture et de la civilisation ; Maupassant s'oppose à la politique coloniale de Ferry. Il rappelle ses souvenirs de guerre lorsqu'il écrit : « Nous l'avons vue, la guerre. Nous avons vu des hommes redevenir des brutes, affolés, tuer par plaisir, par terreur, par bravade, par ostentation. » (Maupassant 1980 b : 295) Maupassant écrit donc, en partie, contre la renaissance de l'esprit guerrier ; à cet égard, il partage les sentiments de Zola, Huysmans, Alexis, Céard et Hennique qui composent avec lui en 1880, *Les Soirées de Médan*. Cette génération d'auteurs ne s'intéresse plus à l'ennemi fatal qu'est l'Allemagne ni aux hauts faits français, mais plutôt à la monstruosité qu'est la guerre. Pour Pasquet, les récits dans ce recueil collectif visent à dénoncer le « nationalisme d'une société qui prétend légitimer un acte monstrueux au nom aux hauts faits français, mais plutôt à la monstruosité qu'est la guerre. Mettre en avant "le courage", "l'honneur", la "vertu", c'est essayer de faire oublier l'atroce vérité de la guerre en la parant des fausses séductions du patriotisme. » (Pasquet 1993 : 90). Maupassant avait pris en horreur le patriotisme qu'il considérait comme « l'œuf des guerres »³.

3 Voir à ce sujet la nouvelle *Mon oncle Sosthène*.

Dans une autre chronique, intitulée « Zut ! », sa pensée va dans le même sens. Il y exprime l'inutilité et l'absurdité de la guerre. Les hommes peuvent être utiles à la nation en travaillant et en produisant. Les envoyer se faire tuer à la guerre n'a rien de valorisant pour le développement de la France. Et les Français ont tendance à se lancer trop souvent et trop facilement dans la guerre :

Pas de guerre, pas de guerre, à moins qu'on ne nous attaque. Alors, nous saurons nous défendre. Travaillons, pensons, cherchons. La gloire du travail seule existe. La guerre est le fait des barbares. Le général Farre a supprimé les tambours dans l'armée ; supprimons-les aussi dans nos cœurs. Le tambour est une plaie de la France. Nous en battons à tout propos. (Maupassant 1980 a : 267)

Maupassant exprime ici une opinion qui sera très importante pour notre compréhension des nouvelles : pas de guerre à moins d'être attaqué. La guerre est, certes, une monstruosité ; cependant, s'il faut se défendre, c'est tout autre chose. Celui qui engage une guerre est à condamner. Celui qui emploie la violence pour défendre son bien, sa patrie, semble être pardonnable aux yeux de Maupassant. Si la distinction n'est pas aussi franche dans les nouvelles, Maupassant désapprouve la guerre, que cette violence trouve une justification plus acceptable ou non, et exprime son horreur pour cette barbarie, peu importe qu'elle soit réalisée par des Prussiens ou des Français. Dans sa chronique « La guerre », Maupassant écrit une sorte d'appel à la révolte :

Pourquoi ne jugerait-on pas les gouvernements après chaque guerre déclarée? Si les peuples comprenaient cela, s'ils faisaient justice eux-mêmes des pouvoirs meurtriers, s'ils refusaient de se laisser tuer sans raison, s'ils se servaient de leurs armes contre ceux qui les leur ont données pour massacrer, ce jour-là la guerre serait morte. (Maupassant 1980 a : 297)

C'est l'opinion du chroniqueur qui est reflétée ici : la guerre est haïssable, rien ne la justifie, quels qu'en soient les motifs. Maupassant exprime son horreur pour la barbarie qu'est la guerre, qu'il soit réalisé par des Prussiens ou par des Français.

Allemands et Français dans les nouvelles

Maupassant fait le portrait dans ses nouvelles de guerre de différentes catégories d'Allemands⁴ et de Français. L'image des Allemands est plutôt conventionnelle ; Maupassant n'échappe pas aux stéréotypes à l'aide desquels la littérature de l'époque décrit les Prussiens : « La guerre est à l'origine d'une incontestable évolution de l'opinion publique française. Un nouvel ennemi héréditaire était né, dont l'image allait marquer des générations de Français : le Prussien, au casque à pointe, redoutable et inquiétant, barbare et pillard, violeur et ivrogne. » (Dominé 2012 : 13). Outre les caractéristiques habituelles – cruauté, brutalité, vulgarité, etc. – Maupassant attribue aux officiers prussiens, comme beaucoup d'auteurs de son époque, un physique déplaisant. Ce sont des géants, lourds et stupides. Le mot « géant » revient maintes fois

4 Maupassant utilise indifféremment « Allemand » et « Prussien » ; nous faisons de même.

dans ses nouvelles. L'officier des *Deux amis* est une sorte de « géant velu » (Maupassant 1982 : 154) ; dans *Mademoiselle Fifi*, le major est « un géant, large d'épaules, orné d'une grande barbe [...] et toute sa grande personne éveillait l'idée d'un paon militaire [...] » (Maupassant 1982 : 6). Le lieutenant Otto et le sous-lieutenant Fritz, ses compagnons, sont d'après Maupassant, « deux Allemands, doués éminemment de physionomies allemandes lourdes et graves [...] » (Maupassant 1982 : 9).

Le comportement de certains officiers prussiens est aussi barbare que leur apparence le laisse supposer. Victorieux, ils se croient tout permis. Ils sont souvent arrogants, brutaux, cruels ; ils ne respectent pas les civils. Quand Maupassant représente la guerre de 1870, la violence et la brutalité prussiennes sont toujours de nature physique et froide, détachée : le seul contexte de la guerre et toute l'idéologie antiprussienne qui circule dans la société justifient la violence physique accomplie et la cruauté qui y sont souvent associées. Un préjugé récurrent sur la Prusse – cruelle, violente, barbare – est visible. Une des nouvelles qui évoque bien cet aspect de la violence physique est *Deux amis*. La froideur du commandant Prussien se remarque dès ses premières paroles :

Pour moi, vous êtes deux espions envoyés pour me guetter. Je vous prends et je vous fusille. Vous faisiez semblant de pêcher, afin de mieux dissimuler vos projets. Vous êtes tombés entre mes mains, tant pis pour vous ; c'est la guerre. Mais vous êtes sortis par les 30 avant-postes, vous avez assurément un mot d'ordre pour rentrer. Donnez-moi ce mot d'ordre et je vous fais grâce. (Maupassant 1982 : 154)

Les deux amis refusent ; ils sont fusillés et jetés dans la Seine : « Deux soldats prirent Morissot par la tête et par les jambes ; deux autres saisirent M. Sauvage de la même façon. Les corps, un instant balancés avec force, furent debout, dans le fleuve, les pierres entraînant les pieds d'abord. » (Maupassant 1982 : 156). Le commandant décide ensuite de manger les poissons des deux Français. Le seul contexte de la guerre, dans la nouvelle, semble justifier cette absence d'humanisme, mais y est aussi sous-entendue une critique de la cruauté des Prussiens. Le commandant décide d'en faire des ennemis, sachant très probablement que les deux amis ne représentent aucune réelle menace. Le Prussien ne justifie en rien son acte, sinon par les circonstances particulières de la guerre. La violence physique sans justification des Prussiens, sans motivation particulière autre que la manifestation d'une sorte de cruauté naturelle, sous-tend une affirmation idéologique : le Prussien-ennemi-cruel-de-la-France.

Dans *Un Duel*, l'officier prussien se moque des Français vaincus dans un langage déformé et comique, voire sadique :

Ché tué touze Français tans ce fillage. Ché bris plus te cent brisonniers [...] Ché bris ces bolissons de Français bar les oreilles [...] Si ch'afais le gommandement, ch'aurais bris Paris, et brûlé tout, et tout le monde. Blus de France ! [...] Tans vingt ans, toute l'Europe, toute abartiendra à nous. La Brusse blus forte que tous. (Maupassant 1984 : 194)

Il traite Monsieur Dubuis, son voisin de compartiment dans le train, comme un domestique en voulant l'envoyer faire ses courses. Dans cette nouvelle, le comique est burlesque et ambigu ; M. Dubuis tue dans un duel l'officier

prussien alors qu'il n'avait jamais manié un pistolet, et c'est moins par patriotisme que suite à une réaction impulsive puisque le Prussien a prétendu lui arracher sa moustache pour bourrer sa pipe. C'est sur sa moustache que se concentre sa virilité, le personnage devient fou de colère lorsque le Prussien prétend la couper. Antonia Fonyi note : « C'est son intégrité corporelle, virile et morale qu'il défend. » (Maupassant 1995 : 26). Il a l'air d'un pantin lorsque les deux Anglais⁵, témoins de la scène, le ramènent au train. L'attitude de Dubuis apparaît comme une revanche symbolique ; l'héroïsme individuel guérit les blessures de 1870 ce que peut montrer le rapprochement entre le début et la fin de la nouvelle :

La guerre était finie ; les Allemands occupaient la France ; le pays palpait comme un lutteur vaincu tombé sous le genou du vainqueur. (Maupassant 1995 : 125)

Le Prussien se débattait, tâchait de tirer son sabre, d'étreindre son adversaire couché sur lui. Mais M. Dubuis l'écrasait du poids énorme de son ventre, et tapait, tapait sans repos, sans prendre haleine, sans savoir où tombaient ses coups. Le sang coulait ; l'Allemand, étranglé, râlait, crachait ses dents, essayait, mais en vain, de rejeter ce gros homme exaspéré, qui l'assommait. (Maupassant 1995 : 126)

Les officiers dans *Mademoiselle Fifi* et *L'Angélu*s se comportent comme les pires soldats dans les châteaux et les demeures qu'ils ont réquisitionnés pour leurs logis, détruisant et ravageant tout sur leur passage. Ils se montrent loin des peuples civilisés et méritent l'appellation de « barbares ». Cela dit, associer « Allemand » et « barbare » permet d'expliquer la défaite française. Les Allemands fusillent sans forme de procès, comme dans *La Folle*, les civils qu'ils croient coupables à leur égard : dans cette nouvelle, l'officier allemand ordonne à ses soldats de déposer dans la neige où elle meurt, une folle pour se venger d'une impolitesse imaginaire. Les officiers allemands, privés de femmes, convoitent les Françaises, et se livrent à des chantages d'ordre sexuel dans *Boule de Suif*.

Toutefois, le ton de Maupassant diffère parfois lorsqu'il évoque les troupes allemandes. Il lui arrive de les décrire comme de braves garçons pacifiques, lourds, et peureux parfois. Il y a des soldats qui finissent par avoir des relations correctes avec les Français chez qui ils logent. Certains d'entre eux ne ressentent aucune hostilité envers les paysans français ; ils aident les femmes

5 L'image des Anglais est, elle aussi, banale. Sans se départir de leur légendaire flegme, les Anglais admettent avec des sourires curieux l'officier allemand dans le compartiment et assistent à la scène, en attendant de voir ce qui va se passer (le fameux « wait and see »), prêts à parier pour l'un des combattants. Mais leur isolationnisme (« Les Anglais semblaient devenus indifférents à tout, comme s'ils s'étaient trouvés brusquement renfermés dans leur île, loin des bruits du monde. » (Maupassant 1984 : 195)) ne les empêchent pas de se rallier au plus fort par opportunisme et de féliciter M. Dubuis.

dont les maris et les fils ont été faits prisonniers, comme dans *Boule de Suif* et *La mère Sauvage*⁶ :

Elle les aimait bien, d'ailleurs, ses quatre ennemis ; car les paysans n'ont guère les haines patriotiques ; cela n'appartient qu'aux classes supérieures. (Maupassant 1995 : 146)

Dans certains cas, c'est la fraternité entre les pauvres et les humbles qui apparaît :

Les humbles, ceux qui paient le plus parce qu'ils sont pauvres et que toute charge nouvelle les accable, ceux qu'on tue par masses, qui forment la vraie chair à canon, parce qu'ils sont le nombre, ceux qui souffrent enfin le plus cruellement des atroces et les moins résistants, ne comprennent guère ces ardeurs belliqueuses, ce point d'honneur excitable et ces prétendues combinaisons politiques qui épuisent en six mois deux nations, la victorieuse comme la vaincue. (Maupassant 1995 : 146)

« C'est les grands qui font la guerre », déclare une paysanne dans *Boule de Suif*.

Maupassant n'épargne pas non plus les militaires français. Il se moque des officiers de cavalerie dont l'attitude égale celle des Prussiens. *Boule de Suif* débute par le tableau de l'armée française en déroute qui traverse Rouen. Ce sont des lambeaux de l'armée, composée des restes de l'armée régulière, de la garde mobile et des francs-tireurs, qui étaient chargés de défendre la patrie et qui n'ont pas rempli leur devoir. Maupassant se moque aussi des combattants improvisés. Les francs-tireurs ont des airs de bandits et leurs chefs sont des fanfarons aux appellations héroïques : les Vengeurs de la Défaite, les Citoyens de la Tombe, les Partageurs de la Mort. La garde nationale, formée de civils faibles ou indolents, passe son temps à faire l'exercice et tire parfois sur ses propres hommes⁷ :

La Garde nationale qui, depuis deux mois, faisait des reconnaissances très prudentes dans les bois voisins, fusillant parfois ses propres sentinelles, et se préparant au combat quand un lapin remuait sous des broussailles, était rentrée dans ses foyers. Ses armes, ses uniformes, tout son attirail meurtrier dont elle épouvantait naguère les bornes des routes nationales à trois lieues à la ronde avaient subitement disparu. (Maupassant 1984 : 16)

6 Huysmans n'écrit pas différemment dans son roman *En rade* :

« – Ou bien le père Antoine parlait de la guerre de 1870, racontait les fraternelles relations des paysans et des Prussiens. – Oui, mon neveu, ils étaient bien gentils, ces gens-là que j'ai logés ; jamais un mot plus haut que l'autre et des hommes qui avaient du sang ! Quand ils ont dû marcher vers Paris, ils pleuraient en disant : – Papa Antoine, nous capout, capout ! [...] – Alors vous n'avez pas souffert de l'invasion ? demanda Jacques. – Mais non... mais non... Les Prussiens, ils payaient tant qu'ils prenaient [...]. Il y avait, avec cela, un colonel qu'on aimait ben. Il réunissait, le matin, le régiment sur la route et il disait : Y a-t-il quelqu'un ici qui ait à se plaindre de mes soldats ? Et qu'on répondait : Je pense point et qu'on criait de bon cœur : vive les Prussiens ! » (Huysmans 1984 : 179-180).

7 Fonyi remarque à cet égard : « Les militaires français n'affrontent nulle part ailleurs l'ennemi dans l'œuvre de Maupassant. Ils ne tuent que des Français, par méprise ; un sourd-muet, dans *Les Rois*, et une vieille femme qui cherche son fils soldat, dans *L'Horrible* » (Maupassant 1995 : 19).

De plus, les officiers des hussards allemands et les officiers des chasseurs français qui se succèdent à un an d'intervalle ne sont pas très différents les uns des autres. Dans *Les Rois*, des hussards français tue par méprise le père Placide, un sourd-muet qui n'a pas pu répondre au « Qui vive ? ». Dans *L'Horrible*, vingt mille hommes fuient les Prussiens victorieux ; emportés par une colère bestiale, les soldats, croyant tenir un espion, rossent et exécutent un individu suspect qui suivait l'armée : les restes broyés et sanglants sont ceux d'une femme qui devait probablement chercher son fils soldat disparu. L'exemple d'un officier prétentieux est le capitaine Épivent dans *Le lit n° 29* : méprisant les civils, il ne se préoccupe que de sa moustache⁸, de sa taille et de sa cuisse qu'il trouve superbes.

Dans *Boule de Suif*, Maupassant s'en prend à la bonne société de Rouen qui a « de la Religion et des Principes » ; les bons bourgeois tremblent de peur avant l'arrivée des Allemands ; ils sont vite prêts à pactiser avec l'occupant et vont tous se liguer, et le comte de Bréville et le grand industriel Carré-Lamadon et le malhonnête marchand de vin, Loiseau, contre Boule de Suif afin de la faire céder aux avances de l'officier prussien.

Du côté des hommes, l'accent mis sur le thème de la virilité incite à lire la défaite comme une atteinte à l'honneur masculin ce qui explique le rôle important de personnages féminins : le patriotisme est une valeur défendue essentiellement par les femmes – nombreuses sont les nouvelles qui, évoquant l'occupation allemande, mettent en scène des femmes cherchant à punir l'ennemi (*Boule de Suif*, *Le lit n° 29*, *Mademoiselle Fifi*, *La Mère Sauvage*, *les Prisonniers*).

Maupassant exalte l'héroïsme des femmes du peuple pendant la guerre ; des prostituées agissent comme des héroïnes et démontrent un courage plus grand que les bourgeois ou les soldats contre l'ennemi. C'est le cas de Boule de Suif, mais aussi celui d'Irma dans *Le lit n° 29* ; après avoir appris qu'elle a la syphilis, elle décide de coucher avec autant de Prussiens qu'elle le peut. Son but est simple : infecter les Prussiens par cette maladie contagieuse et les tuer. Dans *Mademoiselle Fifi*, Rachel, prostituée juive, sauve l'honneur des femmes françaises en poignardant l'officier prussien qui vient de dire des injures à l'égard de la France et des Françaises. Dans *Les Prisonniers*, il est question d'une fille de forestier qui fait peur aux Prussiens à coups de revolver et, sous prétexte de les cacher, les enferme dans une cave, comme des prisonniers.

La défaite de la France marque l'imaginaire social : patriotisme, chauvinisme, idéologie anti-prussienne et esprit revancharde, tout cela caractérise la France de l'après 1870 et se fait sentir jusqu'à la fin du siècle. Malgré la haine et la peur des Prussiens, largement évoquées dans les nouvelles de guerre, Maupassant dépeint aussi les soldats prussiens comme des jeunes garçons

8 Dans la nouvelle *La moustache*, une jeune femme déclare : « [...] ce que j'adore d'abord dans la moustache, c'est qu'elle est française, bien française. Elle nous vient de nos pères les Gaulois, et elle est demeurée le signe de notre caractère national enfin. » (Maupassant 1995 : 122). Elle évoque un souvenir de guerre : elle a reconnu en des soldats qui devaient être enterrés, ses compatriotes qui « portaient la moustache françaises, bien distincte, la fière moustache [...] » (Maupassant 1995 : 123).

naïfs et pas méchants. Maupassant ne condamne pas un parti ou l'autre : il juge l'acte guerrier en tant que tel. La vision maupassienne des personnages français et prussiens n'est pas tout à fait la même. L'image des Prussiens que donne Maupassant semble en général concorder avec la vision revancharde typique de l'époque. Si Maupassant crie haut que l'honneur national ne justifie pas la guerre dans ses chroniques, il en est autrement dans les nouvelles puisque les personnages, pleins d'orgueil patriotique, semblent plus honorables que les Prussiens envahisseurs. Les Français sont placés dans une situation défensive. Ils n'engagent pas la guerre les premiers, ils y réagissent. Même lorsqu'ils sont ridicules, ils l'emportent d'une manière ou d'une autre sur les Allemands. Pourtant, dans certaines nouvelles, lorsque les Français réagissent contre la violence des Prussiens, la cruauté ne semble pas très différente. Les Français « envahis » manifestent une toute aussi grande violence et parfois même une cruauté habituellement associée aux Prussiens.

Trois nouvelles, *Le Père Milon*, *La Mère Sauvage* et *Saint-Antoine* relatent des attentats contre des soldats allemands. Les paysans français sont exaspérés par leur présence et ils veulent dans *Le Père Milon* et *La Mère Sauvage* venger leurs fils morts à la guerre. Le père Milon tue seize Prussiens. La mère Sauvage brûle vifs dans son grenier à foin, quatre soldats allemands qu'elle appréciait pourtant car ils l'aidaient dans les travaux quotidiens à la campagne. Elle prépare sa vengeance de façon très posée, logique et réfléchie :

Quand elle jugea suffisants ses préparatifs, elle jeta dans le foyer une des bottes, et, lorsqu'elle fut enflammée, elle l'éparpilla sur les autres, puis elle ressortit et regarda. Une clarté violente illumina en quelques secondes tout l'intérieur de la chaumière, puis ce fut un brasier effroyable, un gigantesque four ardent, dont la lueur jaillissait par l'étroite fenêtre et jetait sur la neige un éclatant rayon. Puis un grand cri parti du sommet de la maison, puis ce fut une clameur de hurlements humains, d'appels déchirants d'angoisse et d'épouvante. Puis, la trappe s'étant écroulée à l'intérieur, un tourbillon de feu s'élança dans le grenier, perça le toit de paille, monta dans le ciel comme une immense flamme de torche ; et toute la chaumière flamba. (Maupassant 1995 : 149)

La mère Sauvage a pris soin de demander aux Allemands leurs noms et leurs adresses afin de prévenir les familles. « Moi, je pensais aux mères des quatre doux garçons brûlés là-dedans. » constate le narrateur qui au début de la nouvelle se demande si « Sauvage est un nom ou un surnom » : « [...] vous direz [...] que c'est moi qui ai fait ça. Victoire Simon, la Sauvage. » (Maupassant 1995 : 150). Insistant sur l'individualité de l'acte, Antonia Fonyi note : « Le nom authentique apparaît à l'heure suprême où l'héroïne, en assumant le meurtre, rejette les us institutionnels pour revendiquer son individualité : elle s'appelle Victoire. » (Maupassant 1995 : 24). Le père Milon accueille les soldats prussiens dans sa maison, avec autant de gentillesse que la mère Sauvage. Son comportement civilisé ne laisse en rien transparaître qu'il est en fait l'auteur des meurtres des soldats prussiens qui disparaissent depuis peu : il en tue seize, huit pour son fils et huit pour son père, tous deux tués par les Allemands. Maupassant va jusqu'à prêter de la compassion au commandant prussien qui doit juger les crimes du père Milon :

Les Prussiens se parlèrent bas longtemps. Un capitaine, qui avait aussi perdu son fils, le mois dernier, défendait ce gueux magnanime. Alors le colonel se leva et, s'approchant du père Milon, baissant la voix : « Écoutez, le vieux, il y a peut-être un moyen de vous sauver la vie, c'est de... » (Maupassant 1995 : 117).

Les Prussiens font preuve de mansuétude puisqu'il coopère et cherche en fait un moyen de lui sauver la vie. Celui-ci crache au visage de l'officier et il est fusillé sur le champ. Saint-Antoine s'amuse à engraisser un soldat allemand comme un cochon, et il l'appelle d'ailleurs « le cochon de Saint-Antoine » et le tue dans des circonstances cruelles bien que le soldat ait été gentil et prévenant, mais il reste l'incarnation de l'ennemi qui a occupé le territoire. Le père Milon et la mère Sauvage sont fusillés et meurent courageusement. Saint-Antoine, lâche, laisse les Allemands fusiller un innocent.

De national, le conflit devient individuel : le passage du collectif à l'individuel revêt un caractère symbolique quand le pays est écrasé, le combat prend une autre forme parce que des individus se lèvent pour résister, comme le remarque Fonyi : « L'individu écrasé, confondu dans la foule anonyme aux innombrables bras et jambes coupés, fondu dans la masse de "chair pilée mêlée à la terre boueuse et rougie", se trouve donc restauré dans les nouvelles, ne serait-ce que le temps de s'affirmer par un acte de résistance, une mort assumée. » (Maupassant 1995 : 8).

Toutefois, les Prussiens ne sont pas directement victimes de la guerre, mais d'actions individuelles qui sont de petites victoires. Le ressentiment contre l'occupant n'excuse pas tout. Les paysans s'en prennent à des soldats qui ne les ont pas maltraités et exposent les gens du pays à des représailles. On peut ainsi s'interroger sur la légitimité de leurs actes. Dans la plupart des cas, il y a une violence première, souvent psychologique, qui déclenche le motif de vengeance. Elle sert de prétexte, pour le Français qui en est victime, à une violence physique en forme de réaction contre les Prussiens. C'est le motif de la vengeance qui est convoqué : les Français n'agissent pas, ils réagissent. Cette différence, même si l'acte en tant que tel est tout aussi cruel que la violence des Prussiens envers les Français, semble placer les personnages français dans une catégorie différente puisque, dans le cas où les actes sont justifiés, l'horreur devient moins grande. L'interprétation de certaines nouvelles peut être délicate, et c'est là que l'ambiguïté de Maupassant se fait ressentir.

Conclusion

L'étude des nouvelles de guerre de Maupassant met en lumière une contradiction. Ses nouvelles ne s'inscrivent pas dans le cadre de la littérature patriotique et héroïque de l'après 1870. Refusant d'évoquer des personnages héroïques conventionnels, Maupassant prend une distance par rapport aux événements de 1870 et substitue aux récits de guerre un discours sur la guerre, contre la guerre. La femme de l'aubergiste dans *Boule de Suif* devient son porte-parole :

[...] ces militaires, ça n'est profitable à personne ! Faut-il que le pauvre peuple les nourrisse pour n'apprendre rien qu'à massacrer ! – Je ne suis qu'une vieille femme sans éducation, c'est vrai, mais en les voyant qui s'esquintent le tempérament à piétiner du matin au soir, je me dis : – Quand il y a des gens qui font tant de découvertes pour être utiles, faut-il que d'autres se donnent tant de mal pour être nuisibles ! [...] Non, voyez-vous, je ne comprendrai jamais cela ! (Maupassant 1984 : 39-40)

La femme dans la nouvelle *La folle* exprime la même opinion : « Et je fais des vœux pour que nos fils ne voient plus jamais de guerre. » (Maupassant 1979 : 54). La pensée de Maupassant est claire : toute forme de guerre est une absurdité qui ramène la civilisation moderne à une sorte de barbarie primitive.

S'il désire contrecarrer l'action des chantres de la revanche, il reste cependant plus proche d'eux qu'il ne le croit car l'esprit de revanche se cache dans son texte. Les Français, dans ses nouvelles, capturent ou tuent des Prussiens, ou, s'ils sont vaincus, restent moralement vainqueurs. Son horreur de la guerre est sincère et il s'efforce de décrire avec impartialité les Allemands et les Français. Il prend soin de ne manifester aucune intention antipatriotique ; il veut donner une note juste sur la guerre. Il a horreur du patriotisme qu'il considère comme une « idée mère qui l'entretient [la guerre]. » (Maupassant 2009 : 118-119). Cela dit, Maupassant, dont le patriotisme n'était ni aveugle, ni emporté, équilibre soigneusement ses souvenirs de la guerre et de l'occupation dans ses nouvelles. Dans ses chroniques surtout, il dépasse la question des identités nationales pour questionner la nature humaine en général, et son inclination à la barbarie. Il démystifie la guerre et laisse entrevoir des options différentes, pacifistes et anti-militaristes.

BIBLIOGRAPHIE

- Bleton 1998 : P. Bleton, Les genres de la défaite, *Études françaises*, 34 (1), 61-86.
 Cnockaert 2013 : V. Cnockaert, Portraits de l'ennemi : le Prussien, la prostituée et le cochon. *Boule de Suif et Saint-Antoine* de Guy de Maupassant, *Études françaises*, 49, 3, 33- 46.
 Digeon 1959 : C. Digeon, *La crise allemande de la pensée française*, Paris : PUF.
 Dominé 2012 : J.-F. Dominé, L'image du Prussien dans la littérature française contemporaine, *Revue historique des armées*, 269, 11-25.
 Kampfner 1995 : J. Kampfner, Fers chauds, glaives froids. Comment raconter la guerre ?, *Poétique*, 101, 85-103.
 Maupassant 1979 : G. de Maupassant, *Contes de la Bécasse*, Paris : Gallimard.
 Maupassant 1980 a : G. de Maupassant, *Chroniques 1*, Paris : UGE.
 Maupassant 1980 b : G. de Maupassant, *Chroniques 2*, Paris : UGE
 Maupassant 1982 : G. de Maupassant, *Mademoiselle Fifi*, Paris : Albin Michel.
 Maupassant 1984 : G. de Maupassant, *Boule de Suif*, Paris : Albin Michel.
 Maupassant 1995 : G. de Maupassant, *Boule de Suif et autres histoires de guerre*, Paris : Flammarion.

Maupassant 2009 : G. de Maupassant, *Contes et nouvelles 1875-1884. Une Vie*. Paris : Albert Laffon.

Pasquet 1993 : M. Pasquet, Maupassant, Paris : Albin Michel.

Scarpa 2009 : M. Scarpa, Sauvage, vous avez dit « sauvage » ? Lecture ethnocritique de *La mère Sauvage* de Maupassant, *Littérature*, 153, 36-49.

Katarina V. Melić

GUY DE MAUPASSANT AND THE WAR OF 1870

Summary

Maupassant's work occupies a most distinctive place in the abundant war literature that emerged after the disaster of the Franco-Prussian war of 1870. He wrote about twenty short stories and a considerable number of newspaper columns exploiting the theme of war. In his war chronicles Maupassant displays a more radical attitude than in his stories, both marked by the intense aversion to governments eager to wage wars.

Firstly, we will briefly reflect on Maupassant as a soldier in the war and Maupassant as the writer of newspaper columns on the war, and will then explore his depiction of the war and its consequences. We will identify the two challenges he faces in his writings: the representation of the Prussian occupant which is tainted by the dominant ideology and propaganda, and the ambiguous representation of the French, as he was torn between his sympathetic attitude towards their heroism and the negative attitude to the French resistance, sometimes considered even cruel and barbaric.

Keywords: Maupassant, war, French, Prussians, heroism, barbarity, civilization

*Примљен 27. фебруара 2018. године
Прихваћен 10. маја 2018. године*